

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

À la dérive

Ariel Esteban Cayer

Numéro 332, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96821ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Esteban Cayer, A. (2021). Compte rendu de [À la dérive]. *Liberté*, (332), 79–79.

À la dérive

Ariel Esteban Cayer

La caméra est posée dans un immeuble désaffecté. Ou peut-être est-il en cours de construction ? On devine, en tout cas, l'activité humaine passée aux débris qui jonchent le sol. Puis notre regard s'attarde sur un trou béant donnant vers l'extérieur. On aperçoit par la brèche la rive opposée d'un fleuve, où se dessine une ville érigée en dents cassées. Le paysage est composé de gratte-ciel et de grues s'affairant à élever d'autres édifices. Un navire de marchandises fend le cadre, attirant notre regard vers l'avant. Mais nous restons malgré cela conscients du fait que c'est à partir d'un paysage de ruine que l'on observe, en retrait, le train-train quotidien de cette activité à la fois foisonnante et banale.

La cinéaste chinoise Shengze Zhu – aujourd'hui établie à Chicago – a toujours signé d'étonnants portraits de sa ville natale, Wuhan. Dans *Another Year* (2016), elle captait l'intimité d'une famille d'ouvriers migrants au fil des repas partagés au cours d'une année. Puis, dans *Present. Perfect* (2019), c'est la vidéo d'autrui – la pratique on ne peut plus commune du « live streaming » – qui devenait l'intermédiaire principal par lequel ce film-mosaïque évoquait l'isolement et l'atomisation sociale vécus par un grand nombre de travailleurs chinois.

Zhu revient une fois de plus à Wuhan, désormais tristement célèbre dans le sillage de la pandémie, pour y tourner *A River Runs, Turns, Erases, Replaces*. Le film prend la forme d'une élégie dédiée à cette ville, tout en formulant un constat plus objectif sur l'évolution d'un paysage – devenu, au fil des transformations, méconnaissable aux yeux de la cinéaste. L'ensemble est porté par un sentiment indicible de perte, une hantise post-traumatique. Car, bien que Zhu ait commencé à filmer son projet avant la découverte de la covid-19, le sujet pandémique reste inévitable. Elle l'évoque d'ailleurs adroitement, par l'entremise de lettres qui ponctuent l'image et s'adressent – on le devine très vite – aux individus morts du virus. Mais elle opte, somme toute, pour une forme plus proche du cinéma d'observation classique, délaissant l'approche plus structurale d'*Another Year*.

La juxtaposition d'images pré-pandémiques à ces récits, qui sont adaptés et réécrits par la cinéaste à partir de témoignages glanés en ligne ou racontés par des amis, fait surgir l'impression d'une ville délogée des flots du temps. Ici, le passé et le présent semblent s'inscrire dans un même mouvement ininterrompu vers l'avant, vers ce « futur » que l'État chinois vend à ses citoyens, pour créer un continuum où se côtoient la grisaille du smog et la cacophonie du développement urbain. Ses porte-conteneurs, ses projets d'excavation et ses chantiers de construction paraissent tous plus grotesques les uns que les autres, lorsqu'on

les met ainsi en relation avec un tel affect – celui d'une interruption, de cette rupture éphémère et profonde suscitée par la crise sanitaire.

A River Runs, Turns, Erases, Replaces se veut également une réponse à l'image de Wuhan proposée par certains médias sensationnalistes. À cette idée d'une ville réduite au statut d'épicentre, Zhu oppose un regard personnel et intime. Un regard qui s'étonne des gigantesques lumières énergivores qui recouvrent désormais les gratte-ciel, avant de s'arrêter sur un surprenant ruban d'acide désoxyribonucléique projeté sur la façade d'un énorme pont suspendu. Zhu assume ici sa perspective d'expatriée qui ne reconnaît plus sa ville natale et qui la cherche dans ces paysages défigurés. Elle ne saurait nommer le nouveau traversier qui vogue d'une rive à l'autre de la rivière Han, parce que celui-ci jure dans le décor de ses souvenirs. Elle ne peut que spéculer sur le contenu de cet énième navire de charge qui s'engouffre dans le Yangzi. Motif principal du film, le fleuve devient à la fois le symbole du « progrès » chinois et l'expression de ses dérives capitalistes.

Cette main invisible de l'État, qui orchestre tout ceci sous le couvert du « bien commun », est toujours sous-entendue par l'approche picturale de Zhu. Par l'entremise des souvenirs évoqués dans les lettres endeuillées, déchirantes et nostalgiques, la cinéaste esquisse cette idée d'une ville qui appartenait jadis aux gens et non au fleuve. Une ville où il faisait bon vivre. C'était avant les inondations, la redondance des ponts qui remplacent les traversiers, le smog venu limiter la profondeur de champ, et le virus. Visiblement, d'ailleurs, ce dernier traumatisme n'aura pas été suffisant pour faire marche arrière. Le paysage est désormais chargé de cette même mélancolie à laquelle fait écho la chanson *Drunk with City*, du groupe punk SMZB, qui accompagne le générique.

À l'aube d'une soi-disant « relance » de la planète où la covid-19 serait définitivement derrière nous, cette juxtaposition anachronique qu'articule Zhu met le doigt sur un malaise qui dépasse le seul cadre de la Chine continentale. Son film s'avère d'autant plus percutant qu'il évoque le véritable dénominateur commun de la pandémie : la perte tragique de vies humaines, accolée au rythme effréné d'un capitalisme mondial monstrueux, qui trépigne d'impatience et s'agit afin de rattraper le retard engendré par la pandémie. On termine le visionnement avec l'impression que Wuhan – ville enfumée, inondée, bitumée – n'apprendra rien de celle-ci. La rivière suivra son cours. Elle bifurquera, effacera et remplacera, mais ne se remettra jamais en question. Et peut-être en sera-t-il ainsi du reste de la planète. À moins de s'accrocher à ces lettres, à ce qu'elles laissent percer d'humanité, une pointe d'espoir face à l'indifférence du monde « de demain ». L

Shengze Zhu
*A River Runs, Turns,
Erases, Replaces*
États-Unis, 2021, 87 min